



Oraison Funèbre

DE MONSIEUR

RENÉ-MARIE-CHARLES POIRIER

ÉVÊQUE DE ROSEAU

(ILE DE LA DOMINIQUE)

PRONONCÉE DANS LA CATHÉDRALE DE ROSEAU

LE 23 MAI 1878

PAR

MONSIEUR BLANGER

ÉVÊQUE DE LA GUADELOUPE



BASSE-TERRE

IMPRIMERIE DU GOUVERNEMENT

1878

ORAISON FUNÈBRE

DE MONSEIGNEUR

RENÉ-MARIE-CHARLES POIRIER

ÉVÊQUE DE ROSEAU

(ILE DE LA DOMINIQUE).

In memoria æterna erit justus.

« La mémoire du juste est éternelle. »

(Ps. 111-7.)

Quelle différence, Nos Très-Chers Frères, entre la mort du juste et la mort de l'impie ! Celui-ci meurt : un grand tumulte se fait sur son cercueil ; on lui fait honneur de ses vertus, on lui fait honneur même de ses vices ! Son nom est porté avec la rapidité de l'éclair jusqu'aux extrémités du monde ; et, comme sous le souffle d'un puissant ouragan, chacun courbe la tête ; quelques-uns même fléchissent le genou ; tous veulent rendre un hommage public à la mémoire du grand homme défunt. Mais quelques jours seulement se passent, et la foule s'est évanouie ; l'homme d'affaires est retourné à ses spéculations ; l'homme d'étude, à ses livres ; et à tout ce bruit succède le plus profond silence. Parfois cependant, de longs siècles

après, quelques sectaires attardés voudraient remuer la cendre du héros pour lui créer de nouveaux prosélytes; mais il n'en sort qu'une fumée malsaine qui fait reculer de dégoût, ou un écho affaibli qui s'éteint dans le ridicule; *perit memoria eorum cum sonitu* (Ps. 9-7).

Le juste au contraire meurt; autour de sa couche funèbre tout reste calme; la foule ne s'agite pas; l'air n'est frappé d'aucun bruit; de pieuses larmes coulent; et si un léger bruit se fait entendre, c'est le murmure de la prière qui monte au ciel. Et lorsque la postérité reconnaissante, longtemps après, veut éterniser sa mémoire, elle l'invoque, et l'Église lui élève des autels. *In memoria æterna erit justus*; la mémoire du juste est éternelle.

C'est ce dernier spectacle, N. T.-C. F., qui vous est offert en ce moment. Il y a quelques semaines, votre évêque, de sainte et douce mémoire, vous a quittés pour une vie meilleure. Vous avez pleuré sur son cercueil; vous avez élevé pour lui au ciel vos vœux et vos prières; et vos cœurs inconsolables reviennent encore aujourd'hui, comme au premier jour, répandre sur ce même cercueil des regrets et des larmes.

Vous venez de plus demander à Notre ministère des consolations dont hélas! Nous aurions Nous-même besoin: Nous ne vous les refuserons cependant pas; mais Nous irons les puiser ensemble dans la vie et les exemples de celui que vous pleurez. C'est lui encore

qui vous parlera, *defunctus adhuc loquitur* (Hebr. 11-4); car tel est l'unique éloge que Nous entendons faire de l'Illustrissime et Révérendissime Père en Dieu, Monseigneur René-Marie-Charles Poirier, évêque de Roseau, prélat domestique de la maison du Saint-Père, assistant au trône pontifical, comte romain, commandeur de l'ordre royal de saint Georges Constantinien et grand' Croix de l'ordre du Saint-Sépulchre de Jérusalem.

I.

René-Marie-Charles Poirier naquit en 1802, à Redon, au diocèse de Rennes. Il eut deux bonheurs : le premier, de n'avoir rencontré en naissant ni la richesse ni l'indigence; le second, d'avoir trouvé près de son berceau une mère assez chrétienne pour favoriser l'indépendance de sa vocation. Cependant, Breton et fils de marin, le jeune Poirier voulut essayer de la mer, ne fût-ce que pour en connaître les désagréments; mais son expérience fut bientôt faite, et s'il devait être pêcheur, ce ne pouvait être dès lors que pêcheur d'hommes. En effet, à quinze ans, il renonça à la mer et tourna ses regards vers le sacerdoce, auquel il se prépara par des études solides et la pratique sincère des vertus ecclésiastiques.

Au moment de se décider, il paraît hésiter, mais seulement sur la voie qu'il embrassera pour rendre sa vocation plus agréable à Dieu et plus fructueuse aux hommes. Conservera-t-il, en effet, sa liberté pour l'im-

moler chaque jour dans l'exercice d'un ministère ordinaire? ou l'immolera-t-il tout entière sur l'autel de l'obéissance et de la pauvreté? L'institut des jésuites lui ouvrait les bras et l'eût adopté volontiers comme un de ses membres. Il est étonnant, N. T.-C. F., comment cette société qui soulève tant de répulsions, provoque tant d'anathèmes, séduit cependant tant d'imaginations! Qui n'a rêvé un instant dans sa vie qu'il se ferait jésuite? L'abbé Poirier y songea sérieusement; cependant il se détermina pour une congrégation dont la règle, plus conforme à sa nature, lui laissait une plus grande latitude pour développer ses moyens et servir les desseins de la Providence.

Il entra chez les Eudistes. C'est à ce titre qu'il fut envoyé dans l'île de la Trinidad, d'abord comme supérieur d'un collège, et plus tard comme directeur d'une communauté de religieuses de Saint-Joseph, dont il devait, dans une circonstance critique, être le sauveur. Ses vertus et son zèle le firent bientôt distinguer de ses supérieurs, qui lui confièrent successivement les premières charges du diocèse; mais, comme Joseph, il appela bientôt l'envie, qui se révéla par le mensonge et la calomnie.

Pour ne pas attrister vos âmes, N. T.-C. F., permettez-Nous de passer sous silence les trop nombreuses épreuves qui marquèrent cette première partie de son ministère apostolique. Qu'il vous suffise de savoir que les persécutions sont de tous les temps

et de tous les lieux; on les rencontre dans les villes comme dans les campagnes, sur mer et quelquefois chez de faux frères, *periculis in falsis fratribus* (2. Cor. 11-26). Les âmes, comme les fruits, ont besoin pour mûrir d'être pénétrées des ardeurs dévorantes du soleil. C'est par la souffrance que le Christ est entré dans sa gloire. L'abbé Poirier le savait et il s'y soumit sans murmurer. Pourtant, une fois, il poussa un cri de détresse, mais c'était le cri du Sauveur au jardin des Oliviers; encore ce cri ne fut-il entendu que de Dieu et de sa conscience. Le ciel y répondit par sa nomination à l'Évêché de Roseau, non pour le récompenser, mais pour mieux confondre ses ennemis.

II.

Comment Notre Prélat eût-il pu soupçonner un autre motif de son élévation? L'apôtre saint Paul dit bien que celui qui désire l'épiscopat désire une bonne chose: *Si quis episcopatum desiderat, bonum opus desiderat* (1. Tim. 3-1); mais il voulait dire: une pénible charge. Le salaire de l'épiscopat n'était-il pas communément alors le martyre?

Et aujourd'hui, qu'est-il autre chose encore qu'un martyre moral, qui aboutit quelquefois à un martyre sanglant? L'histoire la plus récente en témoigne; et les haines, et les menaces, qui, à l'heure présente, poursuivent les pasteurs des âmes pourraient faire croire que nous sommes dans un amphithéâtre d'où

nous allons voir s'élaner *les bêtes* qui dévoraient les évêques des premiers siècles.

L'abbé Poirier n'avait pas non plus assez de présomption pour se féliciter d'un si périlleux honneur; non qu'il le redoutât pour les dangers qu'il présentait. Breton de race, comme les siens il en aurait affronté bien d'autres pour son pays et son Dieu; mais il craignait de n'avoir pas les qualités qui font les Pontifes et assurent la fécondité de leur ministère. Et cependant, N. T.-C. F., c'est dans l'assemblage des qualités qui font l'évêque selon Dieu que Nous trouvons le plus parfait éloge de votre évêque; car il fut, comme le demande l'Apôtre : *l'homme irréprochable, passionné pour son église, hospitalier, désintéressé, habile dans la conduite de sa maison, et l'homme du dedans comme du dehors* (1).

III.

Quand Nous disons que l'évêque doit être irréprochable, Nous n'entendons pas qu'il doive être parfait ou impeccable, quoique Nous sachions qu'aujourd'hui c'est ce qu'on exige de lui. Tous les yeux sont ouverts pour le surprendre dans ses paroles ou ses actes. Des anges descendus du ciel ne suffiraient même pas aux exigences de quelques-uns: l'ange

(1) *Oportet episcopum irreprehensibilem esse, unius uxoris virum, ... hospitalem, ... non cupidum, sed suæ domui bene præpositum, filios habentem subditos...* (1. Tim. 3-2.)

Saint-Michel serait trop ardent; l'ange Gabriel, trop tendre, et l'ange Raphaël trop empressé; nul ne trouverait tout à fait grâce auprès de ces esprits chagrins ou pervers qui ne cherchent dans les imperfections des autres qu'une lâche excuse à leurs vices hideux.

Les évêques, N. T.-C. F., ne sont pas des anges. Dieu a voulu qu'ils fussent comme vous des hommes soumis aux faiblesses et aux misères de l'humanité; mais c'est afin que vous puissiez dire avec confiance, comme on l'a dit du Sauveur : *Si nos pontifes savent compatir à nos infirmités, c'est qu'ils les ressentent comme nous* (1).

L'homme irréprochable n'est donc pas celui, né sans défaut, ne ressent pas la double loi de l'esprit et de la chair; c'est au contraire celui qui combat courageusement l'une par l'autre; qui mesure la hauteur de sa position pour se préserver du vertige comme de la présomption; qui connaît ses devoirs et gémit de ne pouvoir les mieux remplir. Un évêque irréprochable! c'est un homme qui s'attache à paraître évêque partout, se faisant tout à tous, en demeurant néanmoins toujours évêque; qui se met en garde contre ce que le monde appelle *bagatelles* aussi bien que contre ce qu'il appelle *énormités*. Un évêque irréprochable enfin! c'est l'homme sévère pour lui-

(1) *Non habemus Pontificem qui non possit compati infirmitatibus nostris, tentatum autem per omnia* (Hebr. 4-15).

même et indulgent pour les autres; inexorable pour le vice, mais plein de compassion pour le pécheur.

C'est en ce sens, N. T.-C. F., que votre évêque a été irréprochable. Il était heureusement doué. Il n'imposait pas l'admiration, mais il inspirait le respect; on ne courait pas après lui, mais on le suivait volontiers. On pouvait le voir de près: à moins d'y mettre de la malice, on n'y remarquait rien de choquant. A l'autel, c'était le Pontife; en chaire, c'était le docteur; au confessionnal, c'était le père; dans sa maison, c'était l'homme délicat et bien élevé, ne confondant pas les rangs ni les dignités; tenant chacun à sa place pour y demeurer lui-même. Aussi, quand on l'avait fréquenté quelque temps, pour résumer ses impressions on disait: *C'est un saint évêque.*

IV.

Toutefois ne suffit-il pas à l'évêque d'être irréprochable; saint Paul veut encore qu'il soit: *l'homme d'une seule Église*; non pas, sans doute, que le bien général des fidèles, l'âge ou la santé ne puissent légitimement faire passer un évêque d'un siège sur un autre; ce serait immobiliser l'administration ecclésiastique et laisser sous le boisseau des lumières qui demandent à être placées sur le chandelier. L'apôtre veut seulement que l'évêque n'ait ni regrets ni désirs; qu'il soit tout entier à l'Église que le Pasteur suprême lui a confiée; qu'il l'aime comme s'il ne devait jamais

en connaître d'autre; qu'il soit à elle comme à Dieu : de toute son âme, de tout son cœur et de toutes ses forces; qu'il la trouve belle entre toutes, et qu'il lui consacre son temps et ses moyens.

A ce tableau, n'avez-vous pas, N. T.-C. F., reconnu M^{re} Poirier? Il aimait passionnément son Église de Roseau; il l'aimait comme saint François de Sales, *parce qu'il ne l'avait pas choisie* : il la tenait de la main de Dieu; elle avait pour lui le prix d'un don céleste, et il ne tarda pas à le prouver.

Il y avait peu de temps qu'il était sur son siège, lorsque le Souverain Pontife Pie IX, frappé de la connaissance qu'il avait des contrées qu'il habitait depuis vingt ans déjà, voulut étendre son domaine spirituel et, après l'avoir fait son délégué, il lui offrit l'archidiocèse d'Haïti; mais notre prélat préféra, selon son expression, *son Roseau* à la croix archiépiscopale. C'est même après ce refus qu'il se sentit une ardeur toute nouvelle pour se consacrer tout entier au bien de son diocèse. Il eût voulu que la Dominique fût la première des colonies; la plus catholique surtout, et la plus florissante. Plein de cette pensée, il ne s'épargnait aucune fatigue, aucun sacrifice. Aussi que de voyages, que de lettres échangées, que de jours et de nuits passés à combiner les moyens de faire quelque chose avec peu: suppliques à la reine d'Angleterre, rapports au gouvernement, tantôt pour faire rentrer les biens de son église, tantôt pour en ajouter d'autres

qui étaient la propriété de la couronne! Un jour il rêvait une église à restaurer ou à bâtir; le lendemain, une habitation à relever pour honorer le travail; un troisième jour, il aurait voulu creuser des canaux, jeter des ponts, tracer des routes. C'étaient enfin toujours nouveaux projets.

V.

Mais, N. T.-C. F., ce qui préoccupait avec raison l'évêque de Roseau et ce qui excitait surtout son zèle, c'était de perpétuer le sacerdoce catholique dans son diocèse par le recrutement de saints prêtres. Difficile et délicate mission, peu appréciée et pleine de périls et de déceptions! Des prêtres, dit-on dans un certain monde, il y en aura toujours assez pour baptiser, marier et enterrer; car beaucoup aujourd'hui font consister le ministère sacerdotal dans ces trois fonctions, qui constituent, à leur avis, l'essence d'une religion bien entendue. L'instruction des ignorants, la visite des malades, la direction spirituelle des âmes, l'administration des sacrements aux mourants ne comptent pas; si encore ce ministère de charité devait être exercé autour de soi et dans la plaine!

Mais non : pour le remplir, il faut courir au loin, gravir les montagnes, descendre les ravins, remonter les courants, traverser les rivières. Tel est le périlleux ministère que l'évêque avait à offrir à ses missionnaires. S'il leur promettait le bâton du voyageur, il

ne pouvait leur assurer la besace. Venez, leur disait-il simplement, je vous emploierai à ma vigne et je vous donnerai ce qui convient : *Ite in vineam meam, et quod justum fuerit dabo vobis.* (Matth., 20-4.)

C'est ainsi qu'il sortit à la première heure. A cette heure, un noble fils de la verte Irlande qui n'attendait que l'onction sacerdotale et une terre à cultiver se présenta à lui. Il reçut comme un don du Ciel ce travailleur que la Providence lui envoyait; il l'ordonna prêtre et en fit le compagnon fidèle de son épiscopat. C'est lui, N. T.-C.F., que nous voyons encore aujourd'hui debout, veillant sur la tombe de son évêque et de son père (1).

Aux autres heures du jour, comme le père de famille, notre évêque sortit, et chaque fois il rencontra quelques intrépides travailleurs qu'il envoya à sa vigne.

VI.

Pourtant un jour, désolé devant une moisson qui sans cesse grossissait et des ouvriers dont le nombre diminuait, il sortit pour frapper à la porte de la famille religieuse à laquelle il s'était attaché dès les premières années de son sacerdoce; il espérait y trouver des ouvriers en nombre qui viendraient partager avec lui le poids du jour et de la chaleur; il les regardait comme les premiers invités au festin des

(1) M. l'abbé O'Reilly, curé de la Cathédrale de Roseau.

noces; mais là aussi la moisson était abondante et les bras manquaient. On ne put répondre à son appel, si chaleureux et si légitime qu'il fût. C'est alors que, désespéré, il crut devoir suivre jusqu'au bout l'exemple de l'évangile. Il alla par les villes et les bourgades, et toucha encore le cœur de quelques généreux apôtres. Mais quand il entra dans la salle du festin, il s'aperçut qu'il était un convive qui n'avait pas la robe nuptiale! C'en était un cependant qu'il avait cru pouvoir distinguer des autres, qu'il avait pressé sur son cœur, qu'il avait admis à sa table, qu'il avait honoré de sa confiance. Le malheureux! il osa lever la main contre son bienfaiteur et son maître. Il est toujours pénible d'être trompé; mais quand le cœur est seul en faute, c'est encore un honneur; et Mgr Poirier était un homme au cœur droit, juste et simple; il croyait difficilement à la perfidie; pour juger les autres, il se jugeait lui-même.

Mais jetons vite un voile sur ce lamentable épisode qui empoisonna les derniers jours du trop confiant Pontife et hâta sa fin.

VII.

Reposons plutôt nos esprits, N. T.-C. F., sur une conquête qu'il fit vers la onzième heure de sa vie épiscopale. Nous voulons parler de ces dévoués religieux de la congrégation des Enfants de Marie Immaculée qu'en 1872 il attacha à son diocèse.

Il leur avait dit avec sa franchise bretonne: Suivez-

moi. Je n'ai ni or ni argent à vous donner : vous travaillerez à l'autel et vous vivrez de l'autel ; nous formerons une seule famille ; il n'y aura que quelques enfants de plus , et peut-être parmi vous se trouvera-t-il l'Isaac appelé à être le père d'une postérité spirituelle qui régénérera le diocèse. Les dévoués missionnaires, sans en demander davantage, saisirent le bâton du pèlerin et se dirigèrent vers la terre qui leur avait été montrée, dignes par leur foi et leur désintéressement de la posséder un jour. Ce sont ces religieux que nous voyons vivant en frères avec d'autres frères, partageant les mêmes travaux, répandant par toute la colonie la semence divine, et trouvant encore un trop-plein pour le répandre généreusement sur des terres voisines moins favorisées.

Il est cependant une autre église que Mgr Poirier aimait aussi beaucoup ; c'était l'église de la Martinique. Le Souverain Pontife Pie IX l'avait désignée à sa sollicitude ; elle avait d'ailleurs pour lui un attrait irrésistible : elle était malheureuse ! Elle venait de perdre coup sur coup, victimes de leur dévouement, ses deux premiers évêques, et des circonstances qu'il n'est pas bon de rappeler faisaient craindre un long veuvage.

Pendant douze ans la Martinique fut comme la fille adoptive de l'Évêque de Roseau. C'est à son zèle qu'elle dut de voir ses enfants régulièrement munis du sacrement qui fait les forts, et les rangs de sa milice sainte constamment entretenus.

Au moindre signe il accourait, heureux de se trouver encore au sein d'une famille qui lui ouvrait son cœur et même sa bourse pour les besoins de sa mission; d'autres fois il appelait à lui les jeunes lévites qui réclamaient son ministère, il les recevait comme un père, il leur ouvrait sa maison comme un cénacle pour s'y retirer dans la retraite et, après les avoir marqués de l'onction sacerdotale, il les bénissait encore et les renvoyait au champ qu'ils auraient mission de cultiver.

La Martinique n'a pas oublié ces jours où il lui était donné de revoir la douce figure de ses évêques dans les traits de l'ange de Roseau. Le clergé aussi s'en est souvenu, et c'est à ce pieux sentiment que nous devons de voir présents à cette solennité funèbre deux ecclésiastiques qui, pour être au poste d'honneur que la reconnaissance leur assignait, n'ont pas craint de braver les dangers d'une mer orageuse sur une légère embarcation. L'un avait à se montrer le digne fils de la dernière heure, le Benjamin du saint Prélat (1); l'autre qui, il y a quelques mois, célébrait dans cette même chaire, avec les accents inspirés du Psalmiste, le glorieux cinquantenaire dans le sacerdoce de celui qui fut aussi son père, a voulu être à la peine, comme il avait été à l'honneur (2). Que

(1) M. l'abbé Audrain, vicaire de la Cathédrale de Saint-Pierre (Martinique).

(2) M. l'abbé Cudennec, chanoine, curé de la même Cathédrale.

tous deux soient bénis de ce courageux témoignage de piété filiale.

Pour Nous, qui avons longtemps fait partie du clergé de la Martinique, Nous devons à Mgr Poirier cet hommage reconnaissant d'un diocèse qui Nous est demeuré cher.

VIII.

Mais l'Église qui eut les premières et les dernières affections de Mgr Poirier, ce fut l'Église romaine, la mère et la maîtresse de toutes les églises. Elle avait été l'église de son enfance; il l'avait vue persécutée dans son chef suprême et il l'avait confondue dans son amour avec la Patrie, alors non moins éprouvée. Aussi, au retour des fréquentes visites qu'il lui fit, il n'en parlait jamais que les larmes aux yeux. A toutes les questions qu'on lui adressait, surtout quand ses oreilles le servaient mal, il répondait : Rome ! Rome ! Au plus fort de ses épreuves, il invoquait Rome; il se consolait, dans son exil volontaire, au souvenir des pavillons sacrés de la Ville éternelle, sous lesquels il avait souvent prié et pleuré.

Comme l'aiguille se tourne constamment vers le Nord, son cœur se tournait vers Rome. Il appelait Pie IX son père; il usait d'une aimable familiarité avec celui qu'on n'aborde cependant jamais qu'avec une crainte filiale; et, quand, un jour de douloureuse mémoire, on vint lui annoncer que le grand Pie IX n'était plus, quoique affaibli par l'âge et absorbé par la souffrance, tout son être tressaillit; il leva les yeux

au ciel et dit : *Pie IX n'est plus!* je puis mourir aussi; la douleur n'a plus désormais rien à m'apprendre ! Et il pleura longtemps : ce furent ses dernières larmes. Son amour pour son église sembla s'éteindre alors, mais pour se confondre dans un plus vif amour pour l'Église romaine, et demeurer ainsi dans le temps et dans l'éternité *l'homme d'une seule Église.*

IX.

L'évêque, continue l'Apôtre, doit encore être *hospitalier*. L'hospitalité a toujours été en grand honneur chez les chrétiens. De tout temps l'Église fut hospitalière; elle le fut sous la tente des patriarches comme dans le palais des rois. La demeure de l'évêque, le cloître du religieux n'étaient que des hôtelleries qu'on appelait ici hospices et là hôtels-Dieu. « L'évêque, « selon saint Grégoire le Grand, ne doit jamais ignorer « l'hospitalité », et saint Jérôme avait dit : « Avant « tout, l'hospitalité doit être imposée à l'évêque, car « si tous désirent entendre un jour cette parole du « Sauveur dans l'Évangile : *J'ai été étranger et vous « m'avez reçu*, à plus forte raison l'évêque, dont la « maison doit être comme un hôtel. »

Aujourd'hui que le clergé est dépouillé de ses biens jusqu'au nécessaire, il trouve encore à pratiquer l'hospitalité traditionnelle, et le presbytère est toujours l'hôtellerie de l'étranger pris au dépourvu.

M^{gr} Poirier fut l'homme hospitalier par excellence.

Il avait conservé le souvenir de l'hospitalité exercée dans des temps malheureux chez ses ancêtres à l'égard des prêtres poursuivis; il savait les délicatesses dont elle était toujours accompagnée; aussi était-elle sa vertu favorite, celle qu'il aimait le plus chez les autres. Quand il voulait louer quelqu'un, il disait: *Il est hospitalier*. Voulait-il le recommander, il disait encore: *Il est hospitalier*; et il avait un culte particulier pour ceux qui lui avaient donné l'hospitalité.

Quant à lui, il la pratiquait à la façon des patriarches. Sa maison semblait une tente ouverte à tous; on y voyait jusqu'à ces serviteurs des temps antiques devinant le désir du maître. L'un allait jusqu'au rivage, l'autre demeurait sur le seuil de la maison, et tous deux présentaient avec joie l'ami ou l'étranger, quelquefois même le fils égaré au patriarche de Roseau. Alors c'était fête sous la tente; la table toujours dressée s'allongeait; elle se couvrait de mets plus ou moins dus à la Providence, et, s'il manquait quelque chose, la gaieté y suppléait. Les serviteurs portaient à chacun les attentions du maître et offraient leurs propres services. Par leurs soins, les provisions épuisées se renouvelaient, et, plus d'une fois, Nous avons cru à la multiplication des pains: *chacun se retirait rassasié, et il en restait encore.*

X.

Un jour que Nous étions l'hôte honoré de ces chré-

Envoyez à Larrain de un vin

tiennes agapes, Nous avions à nos côtés un prêtre qui Nous paraissait surtout heureux d'être à la table de son évêque, et Nous voyions, avec plaisir, que la joie semblait exciter son appétit. Nous y aidions, devinant un mystère. En effet, après le repas, l'évêque, s'approchant de notre bon missionnaire, lui dit avec cet air breton qui ne manquait pas d'un grain de malice : Vous paraissiez, mon cher ami, manger avec plaisir tout à l'heure. — Ah ! Monseigneur, répond mon convive en baissant les yeux, voilà deux jours que je ne dine pas ; c'est un léger casuel que j'ai eu hier qui m'a permis de souper, et si je n'ai pas la même chance aujourd'hui, je ne dînerai pas encore demain. — Le soir, par les soins de l'évêque, le missionnaire avait de quoi dîner le lendemain et les jours suivants.

Pour Nous, témoin de ce touchant dialogue, Nous ne savions qui admirer le plus, ou l'évêque pratiquant ainsi l'hospitalité, ou le prêtre répondant simplement : *Je mange quand Dieu y pourvoit.*

Et l'homme qui pratiquait ainsi l'hospitalité la plus large était l'homme le plus détaché de ce qui fait le confortable de la vie. Il disait aux siens, comme le Sauveur : *Manducate quæ apponuntur vobis* ; et il donnait l'exemple : l'abondance aujourd'hui, la disette demain.

Souvent, comme ses prêtres d'ailleurs, dans ses courses apostoliques, il n'avait pour se désaltérer que l'eau de la montagne, et pour coupe que la feuille de l'arbre des voyageurs. Dans ses pérégrinations,

ce qui le préoccupait le moins c'étaient les provisions de voyage. Dieu, disait-il comme Abraham, y pourvoira. Mais Dieu n'envoyait pas toujours un chevreau.

XI.

Toutefois M^{gr} Poirier ne pouvait-il ainsi exercer l'hospitalité que parce qu'à la frugalité recommandée par l'apôtre il joignait le plus grand désintéressement. Comme son modèle, il disait : Je n'ai envie de rien, ni pour les miens ni pour moi. Pour Jésus-Christ tout m'est indifférent, *propter Christum omnia detrimentum feci et arbitror ut stercora ut Christum lucrifaciam.* (Phil. 3-8.)

S'il cessait d'être désintéressé, c'était pour gagner des âmes à Jésus-Christ. Il avait alors toutes les industries du zèle le plus ardent, et même la prudence des enfants du siècle. Il n'avait pas d'argent, et il n'en manquait jamais à l'heure voulue. Il ne demandait pas, et tout lui venait. Il n'avait rien, et il paraissait être dans l'abondance. C'est ainsi que son diocèse, l'un des plus déshérités, possède des créations qui en distingueraient d'autres plus fortunés : une communauté de vierges fidèles vouées à l'éducation de la jeunesse ; un orphelinat consacré à protéger la foi naissante des jeunes filles ; des écoles catholiques, des associations pieuses qui assurent à Roseau le titre de ville religieuse.

C'est encore à ces sages industries de notre saint

Pontife qu'est due la restauration de cette cathédrale que nous admirons, sa riche décoration et surtout l'acquisition de ces voix graves et solennelles qui, du haut de la majestueuse tour, l'honneur de la Dominique, pleuraient hier leur pasteur défunt et chanteront demain le pasteur nouveau qu'enverra la Providence qui veille à Rome. C'est ainsi que l'Esprit-Saint a dit : « Heureux l'homme qui ne court pas après l'or et ne met pas sa confiance dans l'argent; celui-là fera des merveilles pendant sa vie; *beatus homo qui post aurum non abiit nec speravit in pecunia et thesauris; fecit enim mirabilia in vita sua.* (Eccl. 31.)

XII.

Pourtant M^{gr} Poirier économisait; car pourquoi laisserions-nous dans le secret un des plus beaux traits de sa vie? Il avait jusqu'en ces derniers temps conservé en Bretagne cette vieille mère que nous avons vu veiller sur sa vocation et qui ne s'était consolée de l'exil de son fils que parce qu'il l'avait quittée pour Dieu. C'est pour elle qu'il économisait; il mettait chaque année une obole de côté et il la lui envoyait fidèlement comme un témoignage constant de son amour filial.

Aussi, après quarante ans d'un labeur incessant, ne laisse-t-il rien des biens de ce monde, mais seulement un troupeau que de nombreuses conversions ont élevé jusqu'à 66,000 âmes; et il peut déclarer avec vérité, dans son testament, qu'il n'a aucun bien patrimonial à léguer, n'ayant jamais eu d'argent en

réserve, ni parcelle de terre en possession personnelle. S'il a quelques objets mobiliers, c'est à sa chère église de Roseau qu'il les lègue.

Quel plus beau testament ! et quelle meilleure preuve de cette administration sage et désintéressée que demande encore l'apôtre Saint-Paul ! mettre d'accord les œuvres et les ressources ; ne pas prendre pour soi l'honneur des créations pour en laisser la charge à des successeurs ! Mgr Poirier eut cette prudence et cette sagesse. Faisons le bien, en effet, N. T.-C. F., faisons-le de tous nos moyens ; mais n'engageons pas l'avenir, qui ne nous appartient pas. Donnons ce que nous avons ; n'en laissons pas le soin à des héritiers toujours trop avides pour être jamais satisfaits.

Cependant un article du testament que Nous analysons Nous a surtout touché, et ce n'est pas la première fois que Nous le rencontrons comme expression des dernières volontés d'un évêque des colonies. Il y est dit : « Si nous avons des fonds à nous, nous les distribuerions à tous les prêtres du diocèse pour prier à notre intention ; n'en ayant pas, nous implorons la charité des prêtres et des fidèles, les suppliant, pour l'amour de Dieu, de ne pas abandonner dans le lieu de l'expiation l'âme d'un pauvre pécheur qui, quoique indigne, fut leur évêque, mais qui pourtant les aima comme un ami et un père. » Mgr Porchez, mort évêque de la Martinique, avait dit : *Je ne laisse rien, pas même pour faire prier pour moi ; je lègue ce soin aux âmes à qui j'ai pu faire quelque bien pendant ma*

vie. Quelles paroles épiscopales, N. T.-C. F. ! quelle foi ! quelle humilité ! quelle confiance !

Qui ne voudrait en mourant les avoir dictées ? Je n'ai rien amassé, j'ai tout donné : il me reste mon âme ! je vous la confie, vous à qui j'ai fait du bien ; délivrez-la vite du séjour de l'expiation.

Voilà cependant le précieux legs qui vous est fait : une âme à soulager ! Refuseriez-vous à votre évêque le suffrage de vos prières et le témoignage de votre filial amour ?

XIII.

Pour vous, ministres du sanctuaire, il y a à peine un an, vous étiez réunis autour de votre glorieux père, qui célébrait la cinquantième année de son sacerdoce ; vous formiez sa garde d'honneur. A l'ombre de cet arbre nouveau, dont il était la tige et vous les rameaux, il sembla un moment reverdir. Il était en ce jour plus que votre évêque : il était votre roi ! et vous lui aviez fait un trône de vos bras robustes ; il reposait doucement sur votre cœur. La joie était partout ; vous étiez ces fils soumis qui achèvent la gloire de l'évêque : *Filios subditos in castitate*. Aujourd'hui ces chants d'allégresse ont fait place à des mélodies plaintives ; mais vos cœurs sont restés les mêmes. Hier, c'étaient des fleurs que vous jetiez aux pieds de votre évêque ; aujourd'hui vous y répandez des prières et des larmes : *c'est le bon témoignage du dedans*.

Lui refuserez-vous ce témoignage, ô vous qui, sans demeurer sous son toit, sans partager sa table, faisiez néanmoins l'objet de sa sollicitude pastorale? vous qu'il a nourris vingt années du pain de la parole, soutenus par ses exemples, raffermis par ses conseils? vous viendrez aussi déposer un souvenir et une prière au pied du trône funèbre que votre piété lui a élevé.

Vous y viendrez même, vous, nos frères séparés, qui honoriez l'ange de Roseau de votre respect et de votre estime. Vous admiriez la pureté de sa vie, la discrétion de son zèle, la force de ses enseignements. Vous complétez ainsi l'éloge que Nous avons entrepris de l'illustrissime et révérendissime père en Dieu, M^{gr} René-Marie-Charles Poirier, évêque de Roseau. Vous lui apporterez le témoignage du dehors; *testimonium bonum ab iis qui foris sunt.*

XIV.

Saint Pontife, vous qui venez de nous parler encore par les souvenirs que le récit de vos vertus et de vos œuvres a éveillés en nous; vous dont nous cherchons la douce figure sur ce trône aujourd'hui couvert d'un crêpe de deuil et d'où vous avez si souvent béni votre peuple;

Bénissez l'enfant ici présent (1) que l'affection a arraché des bras de sa mère pour vous suivre, par-

(1) M. l'abbé Rigaud, neveu de M^{gr} Poirier.

tager vos travaux et recevoir votre dernier soupir, au nom de la famille absente;

Bénissez cette congrégation naissante qui vous a généreusement consacré les prémices de ses travaux apostoliques;

Bénissez les fils dévoués de saint Liguori qui, les premiers, sont venus arroser de leurs sueurs une portion de votre héritage;

Bénissez ces intrépides enfants qui, sans être enchaînés par aucun vœu, sont demeurés jusqu'à la fin au poste de combat que vous leur aviez assigné;

Bénissez ce bon peuple de la Dominique, si hospitalier, si attaché à la foi de ses pères;

Bénissez toutes ces îles qui formaient comme une couronne autour de votre siège épiscopal;

Et pourquoi ne le dirions-Nous pas? bénissez ces chrétiens, nos frères séparés, afin qu'ils ouvrent un jour les yeux à la vraie lumière et qu'en la saluant ils reconnaissent, comme Augustin, qu'ils l'ont trop tard connue;

Bénissez - Nous Nous-même, pour qu'un jour on puisse dire de Nous comme Nous aimons à le redire de vous: *Il fut un saint évêque.*

AMEN.



